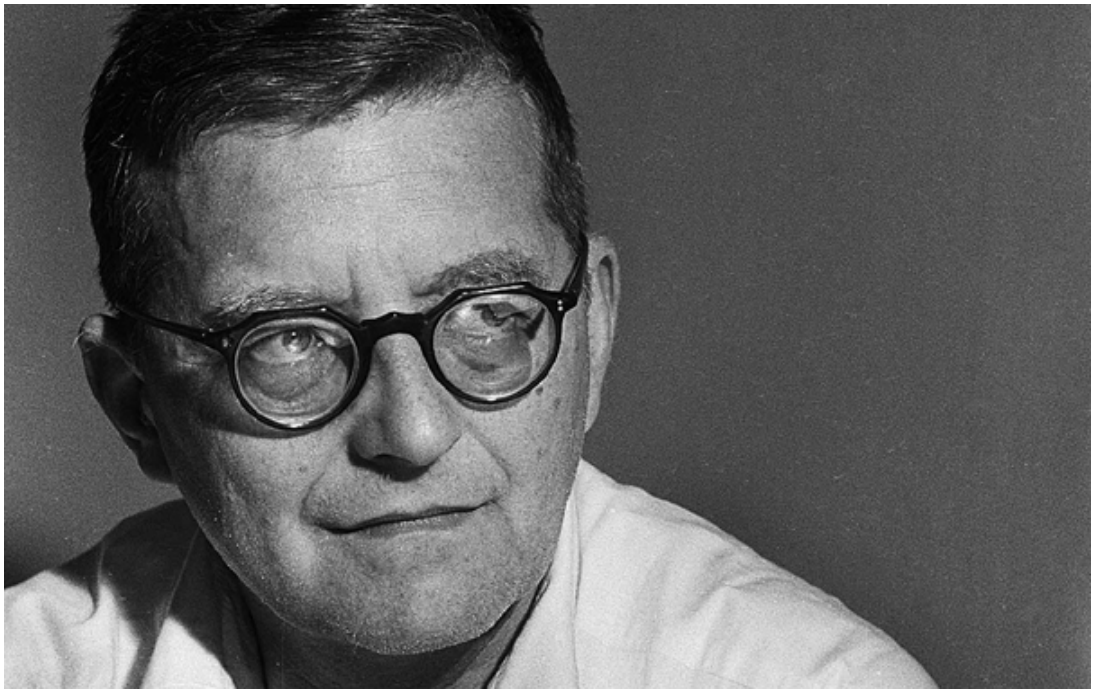
Integrale CHOSTAKOVITCH par le DSCH Ensemble



PARIS, LISBONNE. DSCH Ens / CHOSTAKOVICH Ens. Les 15, 18 déc 18. Intégrale de la musique de chambre pour piano et cordes de Dmitri CHOSTAKOVITCH. Pour lancer son nouvel enregistrement discographique (**coffret CHOSTAKOVITCH 2 CD édité par PARATY,** le **DSCH Ensemble / Ensemble Schostakovitch** joue les pièces du disque, première intégrale de la musique pour cordes et piano de Dmitri Chostakovtich, une somme musicale dont la valeur est indiscutable tant l'implication et le complicité des solistes réunis par le pianiste portugais Filipe PINTO-RIBEIRO défendent avec conviction et sensibilité, les mondes expressifs, incandescents voire hallucinés et énigmatiques, abstraits et introspectifs… du compositeur russe (cf le mouvement lent de la Sonate pour violon et piano, ici enregistré et joué par **F Pinto-Ribeiro** et le violoniste canadien **Corey Cerosek**).
Autre argument soulignant la musicalité de l'approche collective, toutes les cordes sont de facture historique plutôt prestigieuse s'agissant de Cory Cerovsek (Stradivarius « Milanollo, 1728), **Isabel Charisius** (alto « ABQ », Laurentius Storioni, 1780), **Adrian Brendel** (violoncelle)…
C'est peu dire que Chostakovitch a déposé dans sa musique de chambre pour piano les clés de son être profond (dont le motif DSCH, découlant des notes de la gamme correspondant aux initiales). Les niveaux de lecture sont multiples. La grande richesse de la musique exige des instrumentistes une concentration absolue et un engagement émotionnel, permanent.

Les défis sont élevés, voilà qui promet et assure aux spectateurs une nouvelle expérience de chambrisme ardent autant qu'habité.



Musée de l'Armée, INVALIDES
Samedi 15 décembre 2018, 16h
Salle Turenne
Prix unique : 10 euros
(8 euros : solidarité et – de 26 ans)

DSCH – Shostakovich Ensemble
Avec Filipe Pinto-Ribeiro (piano), Corey Cerovsek (violon), Adrian Brendel (violoncelle)
Concert de lancement du coffret cd Intégrale Chostakovitch
Concerto de Lançamento do duplo CD Integral de Schostakovich

RESERVEZ VOTRE PLACE

http://www.musee-armee.fr/programmation/concerts/detail/de-mozart-a-chostakovitch.html

Programme :

Chostakovitch, Trio n°1 Poème, en ut mineur, opus 8, pour piano et cordes
Mozart, Trio en ut majeur, K. 548, pour piano et cordes
Chostakovitch, Sonate en ré mineur, opus 40, pour violoncelle et piano
Mozart, Sonate en mi mineur, K. 304, pour violon et piano
Chostakovitch, Trio n°2 en mi mineur, opus 67, pour piano et cordes

---



Concert repris le 18 décembre 2018 à Lisbonne

18 DEZEMBRO 2018 I 21h
CENTRO CULTURAL DE BELÉM, LISBOA / PORTUGAL
DSCH – Shostakovich Ensemble: com Filipe Pinto-Ribeiro, Corey Cerovsek e Adrian Brendel
Concerto de Lançamento do duplo CD Integral de Schostakovich
Obras de Mozart e Schostakovich [+ info]
https://www.ccb.pt/Default/pt/Programacao/Musica?a=1584



Présentation par le Musée de l’armée, Invalides

150 ans séparent les naissances de ces deux génies de l’histoire de la musique – Mozart (1756) et Chostakovitch (1906). Les deux compositeurs seront mis à l’honneur pour ce concert de lancement du double album de l’Intégrale de la musique de chambre pour piano et cordes de Dimitri Chostakovich. Le DSCH – Ensemble Chostakovitch a été fondé par le pianiste Filipe Pinto-Ribeiro en 2006, l’année du centenaire de naissance du compositeur Dmitri Chostakovitch. Sa formation est à géométrie variable constituant ainsi une plate-forme de rencontre et d’interaction de musiciens d’excellence. L’ensemble a collaboré avec des musiciens tels Renaud Capuçon, Pascal Moraguès, José van Dam, Michel Portal, Gary Hoffman, Gérard Caussé entre autres. Filipe Pinto-Ribeiro est un des musiciens portugais les plus reconnus au niveau national et international. Il a été nommé récemment en tant que Steinway Artist. Pour ce concert en particulier, l’Ensemble Chostakovitch compte avec la participation du grand violoniste canadien Corey Cerovsek qui jouera le légendaire Stradivarius « Milanollo » de 1728, un violon joué par Christian Ferras, Giovanni Battista Viotti et Nicollò Paganini. Le britannique Adrian Brendel, un des plus grands violoncellistes actuels, parcourt le monde en tant que soliste et chambriste. Dans sa vaste discographie compte Les Sonates pour violoncelle et piano de Beethoven enregistrées avec son père Alfred Brendel.

CRITIQUE CD



NOTRE CRITIQUE DU COFFRET CHOSTAKOVITCH par le DSCH Ensemble / CD événement, SHOSTAKOVICH / CHOSTAKOVITCH : complete chamber music for piano and strings / DSCH – Shostakovich ensemble (2 cd PARATY). Ce pourrait bien être le coffret événement de 2018 : l'intégrale des oeuvres pour musique de chambre pour piano et cordes de Dmitri Chostakovitch – Jamais une telle somme majeure pour l'expression musicale du XXè siècle n'avait été réunie en un seul coffret : c'est chose faite grace à l'initiative du pianiste Filipe Pinto-Ribeiro et son DSCH – Ensemble Chostakovitch / Shostakovich Ensemble. Âpre et intense, profonde voire lugubre, inquiète et angoissée, mais d'une ineffable tendresse humaine, la musique de Dmitri Chostakovitch à l'époque de la terreur stalinienne sait porter le masque de la distance, faussement indifférente, pour mieux ciseler une absolue compréhension de la nature humaine, dans ses contradictions, ses horreurs et sa grandeur. A l'écoute de cette musique pudique et intime (sous la voile d'un cynisme distancié), relevant les défis de l'écoute collective, et du jeu chambriste le plus raffiné, les 4 solistes réunis autour de Filipe PINTO-RIBEIRO, – tous individualités fortes capables aussi de se fondre dans une étonnante sonorité collective-, réalisent en 2 cd, pour le label PARATY, une intégrale événement, véritable accomplissement qui s'avère être la référence nouvelle.

TEASER VIDEO



VOIR le TEASER VIDEO du coffret SHOSTAKOVICH Intégrale piano / cordes musique de chambre (PARATY) / DSCH Ensemble – Ensemble Shhostakovich
http://www.classiquenews.com/teaser-video-chostakovitch-integrale-de-la-musique-de-chambre-pour-piano-et-cordes-paraty-productions/

Un Chostakovitch / Shostakovich dépoussiéré, habité, régénéré : sincère et vrai. Coffret événement, CLIC de CLASSIQUENEWS 2018, élu meilleur cd de l'année 2018 (Réalisation studio CLASSIQUENEWS.TV).

TARARE de SALIERI



VERSAILLES, Opéra royal, le 22 nov 18. SALIERI : TARARE, 1787. Rendons à César…. C'est **Jean-Claude Malgoire** qui le premier – comme souvent, c'est intéressé à la partition de l'opéra de Salieri Tarare, conte philosophique et ouvrage le plus imprégné de l'idéal des Lumières : le livret il est vrai, est le seul texte pour l'opéra signé de Beaumarchais. Il existe un remarquable DVD de l'interprétation du chef hélas décédé, approche étonnamment réussie réalisé en … 1988 (et dans le cadre du festival de Schwetzinger). Dans la forme, l'objet est inclassable : à la fois tragédie en musique (restituant la tradition antérieurement illustrée par Lully et Rameau) et aussi comédie satirique : les écrivains de la fin des années 1780, maniant avec génie, la double langue, tissée de références en échos aux remous de l'époque pré révolutionnaire. Le spectacle est complet comprenant 5 actes, Prologue et grand divertissement dansé. En 2018 c'est l'excellent ténor français Cyrille Dubois qui suit le sillon de l'éloquence élégantissime et surtout intelligible d'Howard Crook chez Malgoire, qui incarne les aspirations à la lumière du prince Tarare.

Antonio Salieri (1750-1825) : Tarare
Opéra en cinq actes sur un livret de Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais, créé en 1787 à Paris.

Versailles, jeudi 22 nov 2018
Opéra royal à 20h
3h30 mn, 1 entracte inclus
RÉSERVER
https://www.chateauversailles-spectacles.fr/programmation/salieri-tarare_e1993

Cyrille Dubois, Tarare
Karine Deshayes, Astasie
Jean-Sébastien Bou, Atar
Judith van Wanroij, La Nature/Spinette
Enguerrand de Hys, Calpigi
Tassis Christoyannis, Arthénée/Le Génie du Feu
Jérôme Boutillier, Urson/Un Esclave/Un Prêtre
Philippe-Nicolas, Martin Altamort/Un Paysan/Un Eunuque
Les Chantres du Centre de musique baroque de Versailles (Direction : Olivier Schneebeli)

Les Talens lyriques (Ch Rousset, dir)

PARIS, PASSION SALIERI (1787)… Quoiqu'on en dise, mai quand même d'un génie moindre que celui de son « rival » Mozart », Salieri eut cependant son heure de gloire et un statut plus qu'enviable… Il devient compositeur officiel à Vienne, car il est italien et plutôt doué, « dauphin » de Gluck, joué et estimé partout en Europe, … c'est peut-être moins par ses opéras récemment remontés (Les Danaïdes, d'abord commandé à Gluck puis confié à son meilleur élève), que ses buffas délicieux (le récent par DHM), que le tempérament de Salieri pour le théâtre s'affirme le mieux. Or, inclassable, fruit de la maturité, TARARE fait partie de ses joyaux méconnus qui pourraient inscrire l'auteur au nombre des meilleurs dramaturges de son temps.
Les Danaïdes (1784) ont révélé aux parisiens l'écriture de Salieri, qui devient du jour au lendemain, un compositeur à la mode, adulé (et récompensé) par Marie-Antoinette, heureuse de célébré après son cher Gluck (qui fut son maître de musique à Vienne) un nouveau compositeur « viennois ».
Le cas de TARARE est significatif, de la passion des parisiens pour l'opéra ; de l'engouement récent pour Salieri. Beaumarchais, auteur du livret, sut orchestrer une campagne de publicité admirable, suscitant l'intérêt quasi hystérique pour le nouvel ouvrage de Salieri qu'il commença de composer en 1787. Résultat : 400 gardes furent nécessaires pour maîtriser l'affluence de la première en 1787 ! A la fois turquerie orientaliste et satire en règle contre le pouvoir despotique (très habilement déguisé selon l'intelligence de Beaumarchais), TARARE resta à l'affiche durablement, assurant à l'Opéra de belles recettes. Sur le plan littéraire et philosophique comme musical et dramatique, l'ouvrage est une pièce maîtresse de l'époque des Lumières.
Salieri et Da Ponte refondirent l'œuvre pour une version italienne, Axur, Re d'Ormuz créée à Vienne pour l'empereur en

1788, et qui fit le tour du monde, de la Russie au Brésil…
Un général martyrisé par le Sultan se voit défendu par le peuple puis choisi par lui pour être roi : les germes de la Révolution à venir, infiltrent toute l'édifice lyrique conçu par les visionnaires Beaumarchais et Salieri : ainsi y sont prophétisées la fin et la chute de Louis XVI et Bonaparte ! En phase avec son époque et les aspirations démocratiques de la nation, Beaumarchais reprit son Tarare, devenu emblème de la liberté contre l'oppression, et à l'occasion des événements commandés pour la Fête de la Fédération, en 1790 à Paris, il élabora un acte final complémentaire créant ainsi « Le Couronnement de Tarare », promis à un nouveau succès populaire.

CD, annonce. STABAT MATER, FOLIA par Le Concert de l'HOSTEL-DIEU / Franck-Emmanuel COMTE

CD, annonce. STABAT MATER, FOLIA par Le Concert de l'HOSTEL-DIEU / Franck-Emmanuel COMTE. NOVEMBRE, mois actif pour l'ensemble fondé et dirigé par **Franck Emmanuel COMTE**, LE CHD pour Concert de l'HOSTEL-DIEU, résident à Lyon. Au début de ce mois de novembre 2018 (2 novembre 2018) a paru un premier cd inédit « **PERGOLESE, UN STABAT MATER NAPOLITAIN** », programme phare de cette fin d'année pour le collectif qui aime et réussit l'alliance du défrichement artistique et de la réinvention de la forme des concerts : le cd édité chez CHRONOS (réf. : ICSM 012) apporte une lecture nouvelle voire régénérée du fameux Stabat Mater du napolitain Giovanni Battista Pergelosi (Pergolèse). Les pièces ainsi enregistrées sont le fruit d'une recherche menée depuis longtemps et régulièrement dans le fonds de la Bibilothèque Municipale de Lyon, qui conservait la mémoire de concerts historiques jouant le Stabat Mater au XVIIIè selon le goût des académies musicales lyonnaises de l'époque. Franck-Emmanuel COMTE apporte aussi un regard particulier, enrichissant la connaissance de la partition avec la part des pratiques napolitaines traditionnelles où pèse l'attrait spécifique des polyphonies et des tarentelles, au rythme enivrant, extatique voire hypnotique…



« **PERGOLESE, UN STABAT MATER NAPOLITAIN** » par **Le Concert de l'HOSTEL-DIEU / Franck-Emmanuel COMTE** (1 cd ICSM Records). Prochaine critique à venir dans [le mag cd dvd livres de classiquenews]



Puis, le 23 novembre prochain, un autre programme est édité chez le label 1001 NOTES (Limousin, France) : « **FOLIA** », programme enthousiasmant qui réactive aussi la magie dansante, frénétique des Tarentelles napolitaines et des Folias virtuoses de l'âge baroque. La musique est remixée, enrichie par les musiques électroniques de Grégoire Durrande qui en apporte une couleur très contemporaine tout en ciselant encore le relief des timbres d'époque. Le spectacle est aussi né d'un rencontre avec le chorégraphe **MOURAD MERZOUKI**, pour la conception d'un ballet intégral, où le geste, les mouvements collectifs apportent autant que le charme de la voix soliste et du collectif instrumental piloté depuis le clavecin par **Franck-Emmanuel COMTE**. Electronique, hip-hop, chant et langueur baroque sont les épices particulières de ce programme riche en métissages. Le spectacle Folia a été créé en juin 2018 en ouverture des Nuits de Fourvière à Lyon. Le programme est encore en replay sur le site d'ARTE.TV

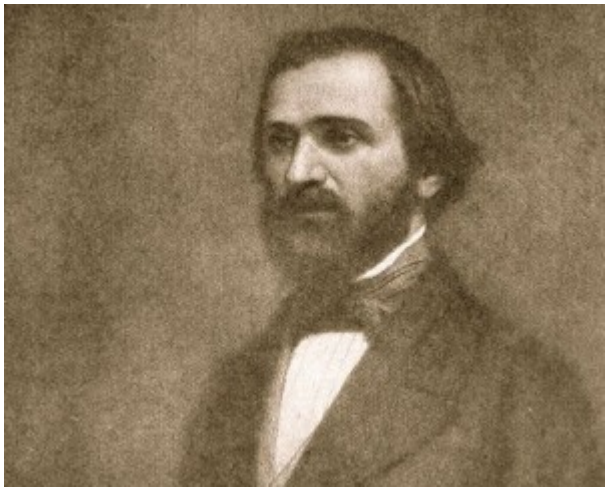
LIRE aussi **notre critique complète du spectacle FOLIA**

« **FOLIA** » par Le Concert de l'HOSTEL-DIEU / Franck-Emmanuel COMTE (1 cd 1001 NOTES). Prochaine critique à venir dans le mag cd dvd livres de classiquenews. Le 17 décembre 2018, concert FOLIA à PARIS, Athénée.

_____

_____

Compte-rendu, opéra. Dijon, le 15 nov 2018. VERDI : Nabucco. Rizzi Brignoli / Signeyrole.



Compte rendu opéra. Dijon, Auditorium, le 15 novembre 2018. Verdi, Nabucco. Roberto Rizzi Brignoli / Marie-Eve Signeyrole. Les ouvrages lyriques dont on sort abasourdi, voire bouleversé et réjoui, sont rares. Le Nabucco coproduit par les opéras de Lille et de Dijon est de ceux-là. La lecture très actuelle que nous impose la mise en scène de Marie-Eve

Signeyrole, dans le droit fil du message politique de Verdi, est un soutien clair aux victimes contemporaines de l'oppression. La richesse d'invention en est constante, conjuguant tous les moyens pour atteindre la plus grande force dramatique. L'action qui se déroule sur le plateau, suffisante en elle-même, est démultipliée par la vidéo, et renforcée par des chorégraphies bienvenues. Les images, démesurées, simultanées, empruntées à une actualité féroce, ou simplement grossies des visages des chanteurs, les actualités en continu, avec interview, titres des chapitres et versets bibliques (cités en exergue dans la partition), se superposent au chant.

Nabucco viva !



Le déferlement d’images et de sons amplifiés de bombardements, de cris, le bruit et la fureur ajoutés, stressants, voire terrorisants, s’impose, parfois au détriment de la musique. En effet, la pluralité des sources d’information nous interdit de suivre chacun des registres. Choix douloureux, qui laisse un goût amer dans la mesure où on a le sentiment de perdre une part du message, d’autant plus que cette profusion d’images phagocyte la musique autant qu’elle la renforce. Conscient de n’avoir pu en apprécier toutes les références, tant les renvois abondent dans cette mise en scène incroyablement riche, foisonnante et efficace, on a envie de revoir ce spectacle total, de l’approfondir tant sa richesse est singulière.

Un dispositif complexe, monumental, descendant des cintres autorise une continuité musicale et dramatique par des changements à vue. Costumes, décors et éclairages sont une réussite pleinement aboutie. Mais c’est encore la direction d’acteur, millimétrée et juste, qui force le plus l’admiration. Il n’est pas un mouvement, d’un soliste comme du plus humble des choristes, qui ne soit porteur de sens.

Le chœur, rassemblant les chanteurs des opéras de Dijon et de Lille est omniprésent. Du grand chœur d’introduction au finale, on n’énumérera pas les numéros tant ils sont nombreux. Evidemment, le célèbre “Va pensiero”, chanté dans un tempo très retenu, avec une longueur de souffle et une progression étonnantes, est un moment fort, que chacun attend. Il faut souligner non seulement leurs qualités de cohésion, d’équilibre, d’articulation et de puissance, mais aussi leur présence dramatique, pleinement convaincante.

Quatre des solistes de la distribution lilloise, comme le chef, continuent de servir l’ouvrage. Commençons donc par les

« nouveaux ». Zaccaria est **Sergey Artamonov**, grand baryton, qui donne à son personnage toute l'autorité du prophète dans les premiers actes, pour redevenir un homme sensible et bon lorsqu'il accompagne Fenena au martyre. Les graves sont amples, le legato splendide : le Sarastro de Verdi. Malgré la similitude de la tessiture avec celle de Nabucco, la caractérisation vocale est idéale, qui permettrait de les distinguer à l'aveugle en ne comprenant pas le livret. Sa prière, avant le chœur des Lévites, puis la prophétie, héroïque, sont deux moments forts. **Valentin Dytiuk** chante Ismaele, l'amant de Fenena. C'est un beau ténor dont on apprécie particulièrement le trio du premier acte. Florian Cafiero, autre ténor, Abdallo, n'intervient ponctuellement qu'aux deux derniers actes, Anna est la sœur du prophète, Anne-Cécile Laurent lui prête son timbre pur et clair. Tous ces seconds rôles sont crédibles et confiés à de solides voix, en adéquation avec les personnages.



Evidemment, le rôle-titre retient toutes les attentions. Il exige des moyens superlatifs et une expression dramatique juste, de la puissance impérieuse du despote aux affres du père bafoué, en passant par la folie. **Nikoloz Lagvilava** a toutes les qualités requises et campe un émouvant Nabucco. La voix est sonore, projetée, aux aigus clairs comme aux graves profonds. Chacune de ses interventions est un moment fort. Il en va de même de l'Abigaïlle que vit la grande **Mary Elizabeth Williams**. Phénomène vocal autant qu'immense tragédienne, c'est un bonheur constant, car sa technique éblouissante lui permet de se jouer de toutes les difficultés de son chant orné, mais aussi de construire un personnage ambivalent, fascinant. La Fenena de **Victoria Yarovaya**, seule mezzo de la distribution, aux graves soutenus avec des aigus aisés, donne toute la douceur requise à la cavatine comme la violence passionnée, attendue. La digne fille de son père. Enfin, rôle mineur, le Grand prêtre de Baal est chanté par une basse impressionnante, **Alessandro Guerzoni**. Les nombreux ensembles qu'écrit Verdi sont remarquablement servis : le deuxième acte s'achève par un final d'anthologie.

L'Orchestre Dijon Bourgogne, que dirigeait déjà **Robert Rizzi Brignoli** pour un extraordinaire Boccanegra, donne toute sa mesure sous la direction de ce grand verdien. Dès l'ouverture – un peu occultée par la belle chorégraphie simultanée – on sait qu'un grand Verdi sera là. Puissant, tonitruant comme subtil, élégiaque, il donne le meilleur de lui-même.

Le public, malgré la transposition et la richesse de la mise en scène, fait un triomphe aux interprètes. Que demander de plus ?

Compte rendu opéra. Dijon, Auditorium, le 15 novembre 2018. Verdi, Nabucco. Roberto Rizzi Brignoli / Marie-Eve Signeyrole. Nikoloz Lagvilava, Mary Elizabeth Williams, Sergey Artamonov, Victoria Yarovaya. Crédit photographique © Gilles Abbeg – Opéra de Dijon / Nabucco – Opéra de Lille © Frédéric Iovino.

CD, coffret événement, annonce. BERLIOZ ODYSSEY : LSO / The complete Sir COlin Davis recordings (15 cd LSO, 2000-2013)



CD, coffret événement, annonce. BERLIOZ ODYSSEY : LSO / The complete Sir COlin Davis recordings (15 cd LSO, 2000-2013). Berliozien, **Sir Colin Davis** l'est avant tout autre. Et bien avant les français, tant le chef britannique a démontré non sans argument sa passion pour la musique romantique française,

exploitant toutes les ressources
du **LSO LONDON SYMPHONY ORCHESTRA**, orchestre chatoyant et dramatique, d'une rare efficacité et plus encore, à la fois élégant et nerveux, dans les pages les plus méritantes de notre Hector national… si peu compris, et évalué à sa juste mesure par ses compatriotes qui encore en 2019, continueront de le bouder : un musicien humainement détestable et jamais content, à l'aune du compositeur, plus spectaculaire que poète. Le désaccord entre notre pays et Berlioz ne date pas d'hier et se poursuit. On veillera à suivre les célébrations de l'année BERLIOZ 2019.

Or à BERLIOZ revient le mérite après Rameau, avant Debussy et Ravel, de réinventer l'orchestre français, doué d'une sensibilité inouïe pour la couleur, le timbre, l'orchestration. DAVIS nous indique tout cela, grâce à une baguette infiniment ardente, articulée, détaillée… amoureuse de la couleur berliozienne. Voilà qui avant l'année 2019, nous comble déjà. Le disque satisfait notre attente, car avouons le, nous n'attendons rien de l'année Berlioz à venir. A voir.
Le coffret BERLIOZ 2019 édité par le LSO dès ce mois de décembre, ouvre officiellement l'année BERLIOZ 2019, celle des 150 ans de la mort (1869), composant à partir des enregistrements de Colin Davis et du LSO, une somme discographique incontestable. Certes, les chanteurs maîtrisent diversement l'éloquence et l'articulation française… mias souvent la justesse du style, de l'intonation, le caractère… sont majoritairement respectés, voire sublimés.
Le coffret de 15 cd comprend les enregistrements live réalisés au Barbican Center par le LSO et Colin Davis, bon nombre en 2000 (Symphonie Fantastique, La Damnation de Faust, Les Troyens, Béatrice et Bénédicte, …) puis 2003 (Harold en Italie), 2006 (L'Enfance du Christ), 2007 (Benvenuto Cellini), 2012 (Requiem)…jusqu'à novembre 2013 (Roméo et Juliette).

Parmi les réussites (nombreuses) de ce coffret événement, distinguons netre autres, la Juliette d'**Olga Borodina** (pour son timbre velouté, sensuel si soyeux – mais au français bien perfectible) ; L'enfance du Christ pour le trio vocal réuni en décembre 2006 (**Yann Beuron** / Le Narrateur ; **Kenneth Tarver** / Joseph – **Susan Gritton** / Marie) ; le sublime Requiem de 2012 (enregistré en la Cathédrale Saint-Paul, avec **Barry Banks**, en ténor illuminé pour le Sanctus)…
Pour le reste, toutes les réalisations ont en partage cette élégance racée, nerveuse qui fait la spécificité anglaise de l'approche Davis. Coffret événement. **CLIC de CLASSIQUENEWS de novembre 2018, donc [cadeau idéal pour NOËL 2018](#).**

Compte-rendu, danse. Charleroi, Palais des Beaux-Arts, le 17 novembre 2018. Adam : Giselle. Dominic Grier / Akram Khan.



Compte-rendu, danse. Charleroi, Palais des Beaux-Arts, le 17 novembre 2018. Adam : Giselle. Dominic Grier / Akram Khan. Crée par l'English National Ballet en 2016, la Giselle chorégraphiée par Akram Khan (né en 1974) fait halte à l'Opéra des Flandres sur l'invitation du directeur du ballet **Sidi Larbi Cherkaoui.** Rien d'étonnant à cela tant les deux valeurs montantes contemporaines de la danse se connaissent bien depuis leur création commune de Zero degrees en 2005, un spectacle acclamé à travers le monde. Akram Khan choisit cette fois de s'intéresser à la Giselle (dont le titre complet est Giselle, ou les Wilis) d'Adolphe Adam, l'un des ballets les plus fameux du répertoire, créée en 1841. Las, les amateurs de musique romantique en seront pour leur frais puisque Khan ne garde de ce ballet que le livret, laissant de côté la musique d'Adam pour lui substituer celle de Vincenzo Lamagna.

C'est la deuxième fois que Khan fait appel à ce compositeur basé à Londres, après Until the Lions créé à Londres en 2016, puis à Paris à la Grande Halle de la Villette dans la foulée. Sa musique accessible fait appel à de multiples références, aussi bien bruitistes (nombreuses percussions, des bruits de verre aux chaînes, etc) que tirées de mélodies traditionnelles : on remarquera que le folklore celtique est ici très présent alors que les Wilis sont issues de la mythologie slave. Cela étant, Adam n'avait pas non plus cherché à se rapprocher de cette source musicale logique. Souvent proche de la musique de film, la composition de Lamagna use et abuse de tics d'écriture fatiguant à la longue, comme cet emploi des basses quasi-omniprésent, dont les ostinato inquiétants en crescendo masquent peu à peu une mélodie souvent simple en contraste dans les aigus. Quelques belles idées permettent cependant un intérêt constant, tel que

cet emploi de la guitare électrique en résonnance afin de figurer la sirène d'un cargo.

C'est surtout au niveau visuel que ce spectacle emporte l'adhésion, autour d'éclairages admirablement variés, dont on retient les contre-jours finement ciselés qui permettent de voir les danseurs comme des ombres fugitives dans leurs allées et venues. L'imagination de Khan permet des tableaux sans cesse renouvelés, en une énergie revigorante toujours en mouvement mais très précise dans ses scènes de groupe. C'est là l'une des grandes forces de ce spectacle intense, auquel Khan adjoint un mur en arrière-scène pour figurer la problématique des migrants, évidemment absente de l'histoire originale. Si l'idée ne convainc qu'à moitié sur le fond, elle est traitée de manière magistrale au niveau visuel, notamment lorsque le mur tourne sur lui-même comme suspendu dans les airs, tandis que l'ensemble de la troupe du ballet de l'Opéra des Flandres affiche un niveau superlatif, à l'instar du précédent spectacle vu l'an passé à Anvers (http://www.classiquenews.com/compte-rendu-critique-danse-anvers-opera-des-flandres-le-21-octobre-2017-stravinsky-martinez-cherkaoui-pite/).

A l'affiche de l'Opéra des Flandres jusqu'au 18 novembre 2018
Compte-rendu, danse. Charleroi, Palais des Beaux-Arts, le 17 novembre 2018. Adam : Giselle. Nancy Osbaldeston (Giselle), Claudio Cangialosi (Albrecht), Daniel Domenech (Hilarion), Nini de Vet (Mytha). Ballet et orchestre de l'Opéra des Flandres, direction musicale, Dominic Grier / chorégraphie, Akram Khan

Compte-rendu, opéra. La Monnaie, Bruxelles, le 16 nov 2018. Janácek : De la maison des morts. Boder / Warlikowski.



Compte-rendu, opéra. La Monnaie, Bruxelles, le 16 novembre 2018. Janácek : De la maison des morts. Michael Boder / Krzysztof Warlikowski. Déjà présentée à Londres en début d'année, avant Lyon l'an prochain, la production de La Maison des morts imaginée par **Krzysztof Warlikowski** fait halte à Bruxelles pour ce mois de novembre. Las, le metteur en scène polonais apparaît en toute petite forme, autant dans sa proposition esthétique cheap qu'au niveau des multiples provocations trash souvent incohérentes. Pourquoi affubler les personnages de masques blancs à plusieurs moments du spectacle ? Pourquoi nous infliger ces poupées gonflables, d'une rare laideur, à plusieurs reprises violentées par les chanteurs ?

Autour de ces questions laissées sans réponse, Warlikowski fait le choix d'une mise en scène ultravitaminée, façon cabaret, à mille lieux éloignée du travail de Patrice Chéreau (donné notamment à Aix et Paris. **Lire ici** : http://www.classiquenews.com/patrice-chreau-de-la-maison-des-morts-le-corps-au-travailarte-les-1er-puis-15-novembre-2010). Si l'idée de donner davantage d'action à un livret trop statique peut bien entendu se concevoir, on regrette que cela se traduise par un surjeu constant, sans bénéficier de l'habituel sens esthétique propre au Polonais (comme le

donnait encore à voir son remarquable spectacle Bartók / Poulenc repris à Garnier en début d'année). Dans la même idée, Warlikowski choisit de meubler les interludes orchestraux par des extraits vidéos de Michel Foucault, puis d'un anonyme – une idée intéressante mais trop survolée là aussi.

La transposition dans un pénitencier américain donne à voir des prisonniers aux attitudes vulgaires, auxquels la pratique du basket ball est réservée aux seules personnes de couleur noire – ce cliché ne pouvait-il pas être évité ? La scénographie intéressante avec ses multiples points de vue (plateau nu, couloir vitré en étage et bloc amovible) n'est qu'imparfaitement exploitée et seule la scène de théâtre dans le théâtre, malgré ses outrances et singeries, convainc quelque peu. On notera par ailleurs l'intéressante idée d'habiller dès le début du spectacle le personnage d'Alieïa en femme, ceci pour marquer les connotations homosexuelles de sa relation avec Gorjantchikov, ou encore celui de donner davantage de présence scénique à l'unique personnage féminin.

Autour de cette mise en scène peu inspirée, l'autre grande déception de la soirée vient de la fosse. Ivre de tempi dantesques, le chef allemand **Michael Boder** propose une lecture en noir et blanc qui ne s'intéresse qu'aux seuls crescendo dramatiques pour laisser de côté les contrastes lyriques et poétiques, peu audibles ici. Fort heureusement, le plateau vocal réuni affiche une belle cohésion d'ensemble d'où ressort l'intense Gorjantchikov de **Willard White** ou le touchant Aljeja de **Pascal Charbonneau**. De quoi nous consoler les oreilles, à défaut des yeux !

A l'affiche de l'Opéra de La Monnaie à Bruxelles jusqu'au 17 novembre 2018, puis de l'Opéra de Lyon du 21 janvier au 2 février 2019 (distribution différente).

Compte-rendu, opéra. Bruxelles, La Monnaie, le 16 novembre 2018. Janácek : De la maison des morts. Willard White (Alexandr Petrovic Gorjancikov), Pascal Charbonneau (Aljeja), Stefan Margita (Filka Morozov), Nicky Spence (Grand Prisonnier, Prisonnier à l'aigle), Ivan Ludlow (Petit prisonnier, Cekunov, Cuisinier), Alexander Vassiliev (Commandant), Graham Clark (Vieux Prisonnier), Ladislav Elgr (Skuratov). Orchestre et chœurs de l'Opéra de Paris, direction musicale, Michael Boder / mise en scène, Krzysztof Warlikowski.

Compte rendu, opéra, Metz, Opéra, le 16 nov 2018. P Bartholomée : Nous sommes éternels (création mondiale). Davin / Goethals

Compte rendu, opéra, Metz, Opéra-Théâtre de Metz-Métropole, le 16 novembre 2018. Pierre Bartholomée : Nous sommes éternels (création mondiale). Patrick Davin /Vincent Goethals, avec Karen Vourc'h et Sébastien Guèze dans les deux rôles principaux. Presque tous sont morts, parents et amis de jadis. L'histoire de « Nous sommes éternels » repose sur la relation interdite entre Estelle et Dan, l'amour absolu de la sœur et du frère. Elle pourrait être scabreuse, elle est émouvante et juste. L'intensité, la violence comme la tendresse et la poésie sont constantes, le plus souvent douloureuses. Maintenant seule, Estelle tente de refaire sa vie avec son compagnon et sa fille, et retrouve la maison de son enfance.

Hantée par les spectres de visages familiers, elle nous livre sa quête de la vérité. Nous l'accompagnons dans celle-ci, révélée par bribes au fil des scènes. Pour ce magistral roman, Pierrette Fleutiaux obtint le Prix Femina en 1990.

Secrets de famille



Le livret, réécrit par l'auteure aidée de Jérôme Fronty, avec la collaboration de Philippe Sireuil, combine les scènes réelles, présentes, aux souvenirs ou aux récits. Nous découvrirons progressivement la personnalité de l'héroïne et le destin de cette famille particulièrement éprouvée. A la

virtuosité du livret répond celle de la mise en scène de Vincent Goethals. Une maison bourgeoise, dans ce qu'on suppose un parc, va dévoiler sa façade pour nous révéler l'intimité de la famille de cet avocat de province. « Ne nous oublie pas » ponctue le père à intervalles réguliers. Par la force du souvenir, les cinq membres de cette famille, l'ami, (le Dr Minor), les voisins et leur fils vont ainsi revivre quelques moments forts qui ont jalonné l'existence d'Estelle. A la faveur d'éclairages bienvenus, l'étage, auquel on accède par un escalier en colimaçon, sera le studio de danse du chorégraphe, Alwin, puis un club new-yorkais de rencontres. Les costumes, bien dessinés et réalisés, permettent une identification aisée des personnages, puisque de jeunes chanteurs comédiens vont incarner Dan et Estelle enfants puis adolescents. Trois des personnages sont danseurs : Nicole, la mère, Alwyn, le chorégraphe américain, Dan, le fils. C'est évidemment l'occasion de quelques scènes particulièrement réussies. La direction d'acteur, fouillée, permet une expression juste de chacun. A signaler la projection des titres des grands chapitres, qui renvoie à l'écrit, ainsi qu'une vidéo discrète, appropriée, qui renforce le sens sans distraire.

Après « Œdipe sur la route » et La Lumière Antigone», **Pierre Bartholomée**, venu tardivement à l'opéra, nous livre son troisième ouvrage. Sa longue expérience, multiforme, l'abondance et la qualité de la production du compositeur octogénaire ne sont plus à rappeler. L'orchestre, enrichi du piano et d'un accordéon, lui permet d'exprimer l'indicible, sans emphase ni pléonasme. « Ne voilà-t-il pas des terrains d'élection pour la musique ? C'est ce qu'il y a en elle de plus intime qui, alors, se manifeste : impression fugaces, entrecroisées, exploration des replis les plus énigmatiques de la mémoire, rythme lent et profond, expression de joies, de désespoirs, prémonitions » nous dit-il. De la stridence tellurique au bruissement, des explosions orchestrales paroxystiques (ainsi, à la mort de Dan) à la plainte la plus

ténue, la palette expressive est la plus riche en dynamiques et en couleurs. Qu'il s'agisse du travail des cordes graves, du piano associé aux percussions, des ponctuations de cuivres, de quelques touches d'accordéon, on apprécie chaque moment. Le deuxième acte se déroulant à New York prend une couleur, des harmonies spécifiques, un peu « jazzy ». Les trois actes enchaînés nous valent quelques brefs interludes, suffisants à maintenir ou à annoncer le climat, ménageant la réflexion comme l'émotion de chacun. La prosodie, naturelle, associée aux qualités de diction des interprètes, permet à l'auditeur de faire l'économie du surtitrage.



Karen Vourc'h, familière du plus large répertoire, est une émouvante Estelle. Pour ce rôle le plus éprouvant qui lui impose plus de deux heures de présence scénique ininterrompue, elle impressionne par un engagement total, vocal et physique. Egal dans toute sa tessiture, puissant mais sachant se livrer à la confidence, pudique comme passionné, son chant nous touche autant que son jeu. Saluons sa prouesse. Dan, le frère cadet, voué à la danse, est **Sébastien Guèze**. Son chant surprend par son étrangeté. La projection constante, une voix serrée, forcée dans l'aigu traduisent une douleur existentielle, mais aussi interrogent : composition magistrale ou méforme ? Tiresia est une énigme. Joëlle Charlier, beau mezzo à la voix charnue, lui donne une présence poignante. Nicole, la mère, fragile danseuse ratée, est campée par **Aline Metzinger**. Le père, Helleur, d'une bonté constante est **Mathieu Gardon**. La voix est solide, sonore et son passage étonne d'autant plus. Les autres rôles sont bien défendus. Il faut souligner la qualité de direction d'acteur qui outrepasse l'ordinaire : les évolutions chorégraphiques de Dan et d'Alwyn sont d'une qualité surprenante pour des chanteurs.

Créer un opéra contemporain représente un acte audacieux de chacun : de l'Opéra Théâtre de Metz Métropole et de son directeur, de toute l'équipe mobilisée pour en permettre la réalisation, de Karen Vourc'h et **Patrick Davin** au plus humble musicien en fosse, de tous les techniciens anonymes. La réussite récompense cette entreprise et l'on souhaite que « Nous sommes éternels » soit repris sur d'autres scènes : l'ouvrage le mérite pleinement.

Compte rendu, opéra, Metz, Opéra-Théâtre de Metz-Métropole, le 16 novembre 2018. Pierre Bartholomée : Nous sommes éternels (création mondiale). Patrick Davin /Vincent Goethals, avec Karen Vourc'h, Sébastien Guèze, Mathieu Gardon, Aline Metzinger, Joëlle Charlier, Benjamin Mayenobe, Mikhael

Piccone, Thomas Roediger, Tadeusz Szczblewsky, Samy Camps. Crédit photographique © Luc Berteau – Opéra Théâtre de Metz Métropole



VENDÔME, Palmarès du 8è

CONCOURS BELLINI 2018. Nouvelle diva belcantiste : Nombulelo YENDE



VENDÔME, Palmarès du 8è CONCURS BELLINI 2018. Voilà longtemps que l'on n'avait pas vécu une telle Finale : des tempéraments marquants, de nombreuses voix dotées d'un timbre très séduisant (y compris chez les hommes), une maîtrise partagée du legato et du phrasé, et souvent des airs choisis parmi les plus difficles et exigeants de la scène belcantiste (Lucrezia Borgia, Il Pirata, Anna Bolena, Lucia di Lammermoor, Norma, I Puritani…)… A Vendôme (Campus Monceau Assurances), s'est déroulé le dernier tour du **8è CONCOURS BELLINI (samedi 17 novembre 2018)**, compétition unique au monde en ce qu'elle sélectionne les talents belcantistes, ceux capables de chanter Rossini, Bellini, Donizetti (et aussi Mozart). Présidé par le cofondateur du Concours, le chef génois **MARCO GUIDARINI**, le jury 2018 a proclamé le palmarès final suivant :

Révélation du Concours BELLINI 2018

Nombulelo YENDE, jeune diva belcantiste

Nombulelo YENDE, Soprano / Afrique du Sud
Premier Prix 2018
Prix du Public



PISANI Laura, Soprano / Argentine (Prix spécial voix féminine)
CIMOLIN Arianna, Soprano / Italie (Prix spécial Ville de Vendôme)
BAÑERAS Sara, Soprano / Espagne (Prix du GSTAAD NYMF)

Il n’a pas été remis de Prix Mady Mesplé pour la meilleure interprétation d’un air en français

Le 8è CONCOURS BELLINI aura donc connu ce qu’il avait produit

lors de sa 1ère édition : la révélation d'un talent exceptionnel pour le moins prometteur. Celui de la jeune soprano **Nombulelo YENDE,** soeur cadette de **Pretty YENDE**, laquelle avait sidéré les membres du Jury en… 2010. Une aventure unique à ce jour semble se préciser, marquée désormais par le talent de deux soeurs douées pour l'art du bel canto, toutes deux révélées avant tous les autres concours européens par le **CONCOURS INTERNATIONAL de BEL CANTO VINCENZO BELLINI** (co fondé par **Youra Nymoff-Simonetti** et **Marco Guidarini**). A suivre.

LIRE notre présentation générale du CONCOURS BELLINI 2018

APPROFONDIR

LIRE aussi notre compte rendu du **cd ANNA KASYAN : Shades of Love** (nov 2017):
http://www.classiquenews.com/cd-annonce-premieres-impressions-handel-shades-of-love-anna-kasyan-soprano-1-cd-evidence/

VOIR notre grand reportage vidéo CONCOURS BELLINI : objectif, déroulement, enjeux… Entretien avec Marco Guidarini, Sergio Segalini…

VOIR notre reportage vidéo dédié à l'Académie BELLINI, masterclasses de bal canto avec Viorica Cortez et Marco

Guidarini

VOIR notre vidéo ANNA KASYAN chante Bellini (Imogène), Premier Prix BELLINI 2013

VOIR notre vidéo SANTIAGO MARTINEZ chante La Danza (GSTAAD Academy Bellini, janvier 2018)

Illustration / photo : © exclusif studio CLASSIQUENEWS – copyright exclusif réservé à CLASSIQUENEWS 2018

Compte-rendu, concert. Lyon, Auditorium, le 8 novembre 2018. Récital de Grigory Sokolov.



Compte-rendu, concert. Lyon, Auditorium, le 8 novembre 2018. Récital de Grigory Sokolov. Un récital de **Grigory Sokolov** est toujours un événement exceptionnel vers lequel le public se presse, et celui de l'Auditorium de Lyon – plein à craquer ce soir – ne pas fait exception. Avec le pianiste russe, le rituel est immuable : à pas courts et rapides, la masse imposante de ce géant du piano apparaît abruptement derrière une porte entrebâillée, et glisse droit vers son

piano. Une courte révérence vers le public, la mine invariablement impassible, il s'assied alors promptement à son piano, et sans attendre, frappe le clavier.

Immédiatement, le miracle opère. En quelques secondes, il envoûte, il captive, il subjugue son auditoire ; d'autant qu'avec **Ludwig van Beethoven,** et **la Sonate N°3 en ut majeur** qu'il interprète en premier, il est en terrain conquis. Pas à pas, le public ne peut que suivre, happé et fasciné, le pianiste dans son parcours. Sokolov donne à entendre son incroyable force en la contrastant avec des caresses impalpables du clavier. La symphonie, l'éclat rythmiques des œuvres orchestrales de Beethoven ne sont pourtant jamais bien loin. Dans l'Adagio, Sokolov nous plonge dans un mystère, que même son toucher céleste du clavier ne parvient pas à dévoiler. Puis éclate l'Allegro final, où, dans des fulgurances inouïes, Sokolov multiplie les sonorités brillantes. Et ces notes, qui soudain se mettent à galoper vertigineusement, semblent ne jamais vouloir suspendre le discours. Il enchaîne aussitôt avec **les Onze Bagatelles op 119**, dont le russe nous donne une interprétation qui se caractérise avant tout par l'évidence du style et le naturel des phrasés. A aucun moment nous pouvons nous dire qu'on pourrait faire ça mieux ou autrement, non, cela s'impose toujours comme étant « évident » : fausse évidence, bien sûr, puisque d'autres choix sont forcément possibles, mais c'est bien là la qualité intrinsèque d'une interprétation que de s'imposer à l'instant T comme étant la bonne, celle qui coule de source. Rien ne manque donc à l'appel, ni la douceur du toucher, ni la « force de frappe » ; les tempi retenus, toujours excellents, permettent à chaque Bagatelle de s'épanouir tout en variant l'expression entre chacune d'elles, avec une couleur de piano toujours fascinante. Et à la surprise du dernier accord, suit le silence encore plein de sa formidable interprétation. Alors fusent les applaudissements que l'artiste, se pressant vers les coulisses, semble vouloir ne pas remarquer, comme indifférent à ce jugement…

En seconde partie, le talent et la profondeur de Sokolov sont tout aussi parfaitement en situation dans les fameux **Quatre Impromptus op 142 de Franz Schubert**. Le texte se déroule avec intelligence, et surtout il n'y ici aucune fausse sentimentalité : le pianiste adopte un tempo régulier sans alanguir les variations de tonalités. Le piano est superbement coloré et Sokolov varie les parties comme s'il s'agissait d'un quatuor à cordes. Mais bien évidemment, c'est l'incontournable et populaire **3ème Impromptu** qui emporte tous les suffrages, d'autant plus que l'artiste l'aborde avec la légèreté d'un touché perlé qui démontre, une fois encore, l'art qui s'épanouit au bout de ses doigts. Des doigts magiques conduits par le reste de son corps, capable d'imprimer aussi une puissance phénoménale à son jeu.

Le contrat rempli, l'artiste laisse enfin retomber les bras, sans que toutefois son visage marque le moindre relâchement ; sous les applaudissements et bravos enthousiastes, toujours pas l'ombre d'un sourire…. Il reviendra cependant… six fois (!), pour six bis servis comme un dessert à ce public conquis (on le serait à moins) et gourmand, notamment pour délivrer une « **Entrée des Sauvages » de Rameau** pris avec vélocité toute démoniaque !

Compte-rendu, concert. Lyon, Auditorium, le 8 novembre 2018. Récital de Grigory Sokolov. Illustration (DR)